

nature à éveiller leur défiance. Il se contenta de déplorer les cruelles angoisses auxquelles avait été soumise sa pauvre cousine.

On fit préparer dans le chariot de Bertrand un lit pour Valentin, qui avait grand besoin d'un peu de repos après tant de nuits passées à la belle étoile.

Dès qu'il fut seul avec Bertrand, dont il connaissait le dévouement à Mme Bartelle, Valentin le questionna sur tout ce qui s'était passé durant son voyage. Malheureusement, Bertrand ne put rien lui apprendre de nouveau.

En arrivant au campement avec le petit chariot, le fidèle domestique avait appris que sa maîtresse s'était sauvée pour échapper à des bushmens qui avaient attaqué la caravane et qui avaient été mis en fuite par Morany et les deux Indous. On s'était empressé de chercher Mme Bartelle de tous côtés, mais ce n'était qu'au bout de plusieurs jours qu'on l'avait enfin retrouvée avec ses deux petites filles, à demi-mortes de fatigue, de soif et de fièvre, et qu'on les avait ramenées au campement.

—Moi, je cherchais d'un autre côté, continua Bertrand, et je ne suis arrivé au camp que le lendemain du retour de ma pauvre maîtresse. Quand je l'ai vue, monsieur Valentin, ça m'a fait une impression ! Oh !...Elle avait l'air d'une morte...Et ses pauvres petites filles !...elles étaient si faibles qu'elles ne pouvaient quasiment se tenir debout... Ça reprend si vite, les enfants ! A peine s'il y paraît déjà...Mais madame ne se remet pas, elle... Tenez, monsieur Valentin, moi je crois, comme vous, qu'il s'est passé quelque chose qu'on ne veut pas nous dire.

—Par votre femme, vous pourriez peut-être...

—Oh ! j'ai souvent essayé de la questionner, mais lorsque madame lui a recommandé le secret, le diable ne la ferait point parler. Au lieu de me répondre, Toinette se met à pleurer. Sous prétexte que cela cause inutilement de la peine à ma femme, madame ma défendu de l'interroger dèsormais là-dessus.

—Evidemment, il y a quelque chose, murmura Valentin, en se couchant sur le cadre recouvert d'une peau de mouton qui lui servait de lit. Dès demain, je vais mettre Joseph en campagne. Le petit drôle est rusé comme un singe, et il m'obtiendra quelques renseignements. Une fois sur la voie, nous verrons bien.

Malheureusement pour les projets de Valentin, il arriva au jeune homme ce qui arrive souvent aux natures énergiques et nerveuses. Tant qu'il avait eu à surmonter les fatigues et les dangers de la route, il avait trouvé dans sa volonté la force de dompter les alternatives de fièvre et d'épuisement que lui causait sa blessure, les atteintes du soleil de feu et les injures d'un climat insalubre. Maintenant que ces obstacles étaient surmontés, les forces lui manquaient tout à coup, et la maladie prenait le dessus.

A ces causes physiques s'en joignaient d'autres d'un ordre différent. Outre les inquiétudes qu'il avait éprouvées pour sa cousine Juliette et ses deux petites filles, qu'il aimait comme si elles eussent été ses propres enfants, il avait été rudement éprouvé par la lutte qui se livrait dans son cœur entre son amour pour Clémence, d'un côté, et son affection pour Mme Bartelle, de l'autre.

Par une contradiction étrange et qu'on rencontre bien souvent néanmoins, il sentait d'autant plus le besoin de voir Clémence, qu'il en était plus éloigné. Près d'elle, il éprouvait un sentiment indéfinissable qui ressemblait parfois à de la haine. Loin d'elle, il oubliait presque sa coquetterie pour ne songer qu'à sa jolie figure et à son esprit.

Je dois dire pourtant que depuis qu'il avait rejoint Mme Bartelle, l'intérêt que lui inspirait cette dernière avait tout effacé. Pour la première fois, depuis bien longtemps il avait presque oublié la belle Clémence. Mais l'impression produite par toutes ces luttes morales et physiques n'en avait pas moins exercé une funeste influence sur son organisation déjà si vivement surexcitée.

Dans la nuit, le délire le prit. Son état donna bientôt de sérieuses inquiétudes à Joseph et au vieux Bertrand.

—Et dire que nous n'avons pas de médecin ! s'écria Bertrand. Il y a bien madame, qui connaît quelque chose aux remèdes, mais ma pauvre maîtresse est si fatiguée que je n'ose la réveiller à cette heure de la nuit.

—Je vais aller chercher le Bechuana qui nous a conduit ici, dit Joseph après un instant de réflexion. Presque tous les sauvages savent panser les blessures et connaissent des remèdes contre la fièvre. Celui-là a déjà très-bien pansé mon maître, et il a l'air d'un bon garçon, malgré sa vilaine figure.

Il sortit du chariot et se mit à la recherche du Bechuana. Il comptait le trouver auprès du feu autour duquel étaient couchés les domestiques Hottentots, mais il ne l'aperçut pas.

—Il sera sans doute retourné à Colesberg, lui dit Abdul Sherazie, le khansamah de Morany.

—A cette heure de la nuit ?

—Il est déjà quatre heures du matin.

—Et sans avoir pris congé de mon maître ? c'est bien extraordinaire.

—C'est comme cela, pourtant.

—Et votre guide, à vous, ce babouin de Ben-Mossul ?

—Il sera probablement parti en avant pour tirer quelque pièce de gibier.

—On n'y voit pas à deux mètres de soi.

Le khansamah se retourna de l'autre côté et se rendormit ou fit semblant de se rendormir.

Tandis que Joseph regagnait le chariot, il crut apercevoir une ombre qui s'approchait en rampant du cercle éclairé par la flamme.

Il se cacha derrière une roue du chariot et attendit.

L'homme qui arrivait si mystérieusement se glissa à côté des dormeurs, le plus près possible du feu, et parut se disposer à sommeiller. Un autre individu, qui paraissait venir du même endroit, surgit à son tour dans le cercle de la lumière, et vint se coucher à côté d'Abdul Sherazie, avec lequel il échangea quelques mots à voix basse.

Vivement intrigué de toutes ces allées et venues, Joseph en fit part à Bertrand. Sur le consentement de celui-ci, Furetal retourna auprès du brasier, afin de voir quels étaient les deux hommes qui venaient d'arriver. Il reconnut le guide Ben-Mossul. Quant au second, ce devait être Bhyrrub Komul, l'autre domestique de M. Morany, car il était maintenant couché à côté du khansamah.

La fièvre et le délire de Valentin augmentant toujours, Bertrand se décida à réveiller Mme. Bartelle. Il aurait pu, du reste, le faire plus tôt, car Toinette lui dit que la jeune femme n'avait pas fermé les yeux de la nuit. Comme Juliette couchait toute habillée, elle fut bientôt sur pied. Chemin faisant, Bertrand lui raconta ce dont Joseph Furetal venait d'être témoin. Mme. Bartelle leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

—J'ai peur que ce coquin de Ben-Mossul ne nous perde encore, dit Bertrand. Jamais nous n'arriverons à Kuruman.

—Si, répondit Mme. Bartelle d'un ton singulier,